

Stevenson

L'année Stevenson, inaugurée ce mois au festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo, apporte un lot mirifique de publications. Inventaire du trésor.



Dessins extraits de *L'île au trésor*, illustrée par Hugo Pratt (éd. Casterman).

Sur le chemin des ténèbres

Michel Le Bris publie le premier tome d'une monumentale biographie. Une traversée d'une vie qui donne de nouvelles raisons d'aimer Stevenson.

Rarement célébration du centenaire de la mort d'un écrivain aura suscité chez un seul homme autant de passion, de diligence et d'énergie. Convergence d'une nécessité personnelle et d'un événement littéraire ? Michel Le Bris a déjà, durant les sept dernières années, préfacé, annoté, publié sept ouvrages de Stevenson pour la plupart inédits en France, à commencer par les remarquables éditions des *Essais sur l'art de la fiction* (éd. La Table ronde, rééd. Payot) et d'*Une amitié littéraire : Henry James-Stevenson* (éd. Payot) qui renouvellent la conception que l'on pouvait se faire du romancier, mettant en évidence sa vigueur intellectuelle et sa pénétration critique. Viennent enfin de paraître ce mois-ci aux éditions NiL les premiers volumes de deux entreprises considérables, la biographie et la correspondance. Conjointement, aux éditions Phébus, deux séries de textes, *Notre aven-*

ture aux Samoa, témoignages croisés de l'auteur et de sa femme sur les dernières années à Vailima, et *L'esprit d'aventure*, qui s'inscrit en contrepoint aux écrits sur l'art de la fiction. Onze publications au total, auxquelles viendront s'ajouter les quatre autres annoncées pour 1994, dont le prochain cahier de l'Herne et l'intégrale très attendue des récits de voyage chez Payot. On pourrait ne voir là qu'un

hypogée monumental, un mausolée fastueux érigé par un donateur monomaniac à la gloire de son idole. Mais il conviendrait plutôt d'y lire le signe, ou la confirmation, d'un revirement dans l'appréciation critique et le statut littéraire de Stevenson. Il suffira pour s'en convaincre de mesurer le retentissement de ce centenaire en Angleterre et aux Etats-Unis.

La biographie et la correspondance, par l'ampleur des travaux accomplis, constituent l'équivalent des deux importantes thèses requises naguère pour le Doctorat d'Etat. Rien ne manque à l'entreprise, ni l'exhaustivité de l'enquête, ni la rigueur de l'appareil critique, ni la mi-

nutie de l'érudition. Ni la traditionnelle polémique avec les chers confrères. Ici Le Bris s'en prend avec une rare acrimonie à un biographe trop pressé – il a publié un an avant lui, en 1993 – qui s'est risqué dans son domaine en accumulant bévues et approximations. Le nom du malheureux revient comme un leitmotiv dans les notes, jusqu'à trois fois dans une page. C'est là beaucoup d'honneur. Comme si

en lui infligeant cette volée de bois vert l'auteur voulait rappeler a contrario les qualités mêmes qu'il exige de son propre travail, la compétence et l'intégrité.

On surprend toutefois une tension entre le chercheur et l'homme d'imagination. De brusques mouvements de lyrisme se dressent comme des coups de vent et interrompent la tâche austère du chroniqueur. Surgissent alors un style, un rythme, des images que l'on ne rencontre que rarement dans les thèses.

Portraits qui se gravent dans la mémoire: la fragilité nerveuse et l'étrangeté physique de Stevenson étaient telles qu'il « devenait en grandissant tout simplement

Robert Louis Stevenson, Les Années bohémiennes, 1850-1880, Michel Le Bris. NiL éditions, 160 F.



Stevenson (au centre) entouré de sa famille et de ses serviteurs, sur les marches de la maison de Vailima, aux Samoa.

COLL. PARTICULIÈRE

difforme. Sa poitrine était si étroite que ses camarades, pour se moquer, l'avaient comparée à un bréchet de pigeon, et lui-même lança un jour, en riant, qu'il était décidément plus large de profil que de face (...) il resta jusqu'à la fin ce qu'il est convenu d'appeler un sac d'os ». Ou bien certains gestes, qui rendent l'écrivain si proche et si vivant. Adolescent, il était vain de sa personne et son obsession du paraître devint telle « qu'il s'arrêtait devant chaque glace, chaque vitrine dans la rue pour s'observer par de rapides mouvements de tête – ce tic lui restera à l'âge adulte, qui avait le don d'exaspérer Henley, et que sut capter le peintre John Sargent dans son célèbre portrait. »

Dans une vie aussi romanesque (« quel romancier oserait pareil scénario ? »), les faits dans leur déroulement chronologique importent moins que ce qui les détermine, ici chez Stevenson l'esprit des lieux. L'évocation saisissante d'Edimbourg par exemple, la silhouette inquiétante du château noir, entouré par la masse obscure de la vieille ville parcourue de venelles étroites en escaliers, à la fois repaire et cloaque. Avec, au nord, en

contraste, le géométrisme géorgien, les façades classiques de la ville nouvelle. Ce dualisme en dit plus que maintes analyses sur la configuration mentale de Stevenson et son imaginaire.

Sa fiction est fondée sur l'exploitation romanesque de la topographie et la toponymie. L'essentiel de son art consiste en une mise en scène des paysages qui se déroulent simultanément sous ses pas et dans son imagination, parallèlement aux mots qu'ils suscitent. Bertolt Brecht loue son « œil cinématographique » qui métamorphose les images, saisies dans leur devenir. Enfin la multiplicité des notations sensorielles contribue à définir cette « imagination des états physiques » qui, selon James, caractérise l'art de Stevenson.

Rappelons que Stevenson, en dépit de sa santé précaire, est un redoutable promeneur solitaire, dans la tradition de Rousseau et des préromantiques anglais, émule d'un James Borrow, aussi perceptif que Whitman à l'alacrité des lointains, aussi attentif que Thoreau à la signification du plus infime détail. Même au repos, un rien suffit à déclencher le proces-

sus créateur. Les contours d'une île crayonnée par un enfant, qu'il complète par quelques noms énigmatiques, l'Île au Squelette, les Trois Croix Rouges, cela suffit à lancer l'expédition de *l'Île au trésor*, « une histoire destinée aux garçons. Nul besoin de psychologie ni d'effets de style... Les femmes étaient exclues ».

Avec ces quelques mots il définit son art poétique, minimal, qui pourrait s'appliquer d'une façon générale, sans préjuger de la qualité ou de la profondeur mythique de leurs écrits, aussi bien à Melville qu'à Kipling ou London ou même à Hemingway dont un titre, *Des Hommes sans femmes*, circonscrit un important courant de la littérature anglo-saxonne. Littérature pour adolescents ? Pas si sûr. Ici, dans les romans de Stevenson, pas de chasses épiques, mais le même sentiment d'angoisse ou d'exultation qui anime ses landes rocheuses tout au long de la fuite ou de la poursuite, un sentiment primitif qui fait accéder à des profondeurs insoupçonnées.

Certains lieux privilégiés sont pour lui porteurs de drame, propices au surgissement de l'inavouable, révélateurs de la

nature d'une hantise cachée: « Il semble que je sois né avec le sentiment de quelque chose de troublant, tapi au cœur des choses, d'une horreur et d'une fascination, liées également sans limite ». Ces endroits préexistent aux personnages. Ils conditionnent la nature des événements qui vont s'y dérouler. « Quelque chose, à notre sentiment, devrait arriver, nous ne savons pas quoi, et pourtant nous partons déjà à sa recherche. Et bien des heures, parmi les plus heureuses de la vie, se passent ainsi au vain service du génie du lieu et de l'instant. » Ses deux premiers récits de voyage, sur les canaux du nord et à travers les Cévennes, pour enchanteurs qu'ils soient, sont privés de cet aiguillon de l'attente ou de la terreur. Même l'évocation de la Bête du Gévaudan est impuissante à provoquer cette étrange inquiétude. Les motifs doivent être plus personnels, la certitude que « quelque chose a dû arriver, en de tels endroits, en des temps très anciens à des membres de ma race. Certains jardins humides appellent à grands cris un meurtre; certaines maisons demandent à être hantées; certaines côtes ne se dressent que pour des naufrages. »

Ce fut d'ailleurs une femme, sa nurse « Cummy », à qui il dédia son premier recueil de poèmes – « à ma seconde mère, ma première femme » – qui nourrit son imagination de récits légendaires, en particulier ceux de la lutte farouche des presbytériens écossais, les covenantaires, contre le joug anglais, récits dont l'âpre atmosphère de terreur se perpétue dans ses romans. Dans le dernier d'entre eux, inachevé, *Hermiston, le juge pendeur*, sa nourrice servira de modèle pour la vieille femme, Kirstie Elliot, la « rustique servante écossaise » que Henry James admirait tant. Magnifique portrait féminin selon lui, ultime réussite de Stevenson « après avoir tenu les femmes hors de son œuvre, année après année », si bien « qu'on finissait par se demander s'il était seulement capable d'en parler ».

Avec le passé de l'Écosse, l'histoire prend le relais de la géographie ou plutôt se combine avec elle pour créer cette distance, qu'elle soit temporelle ou spatiale, indispensable au roman d'aventure. La Californie donnera le branle à l'écriture romanesque; depuis son île tropicale il écrira ses chroniques écossaises des XVII^e et XVIII^e siècles, comme si l'éloignement



GERARD RONDEAU VU

Michel Le Bris

Le Bris partage les inimitiés et les coups de foudre de son modèle.

était la condition première de sa créativité.

Il est né en 1850, la même année que Loti et Lafcadio Hearn, deux ans après Gauguin. Des éléments communs marquent leur destinée de voyageurs et d'artistes, mais c'est avec Conrad son cadet de sept ans, que Stevenson partage les traits les plus notables. A la différence que celui-ci entre dans la carrière des lettres avec l'expérience d'un homme mûr. Son premier roman, *la Folie Almayor*, localisé à Bornéo, est publié seulement quelques mois après la mort de son aîné à Samoa. Il a trente-sept ans alors, cesse de naviguer, devient sédentaire et se consacre à la littérature. Comme s'il reprenait le flambeau, apportait un second souffle à l'œuvre de jeunesse de son prédécesseur, comme s'il incarnait une maturité durement acquise en transformant cauchemars en écriture.

On pourrait dire qu'ils se répartissent l'héritage de Melville dans les eaux du Pacifique. Stevenson, admirateur surtout de *Typee* et d'*Omoo*, sur le mode picaresque, frivole en apparence, nourri de la tradition classique anglaise et Conrad sur le mode rhétorique d'un romantisme ténébreux. Ils se partagent les deux rôles et les deux voix de *Moby Dick*. L'un dissimule son mal de vivre sous le ton pudiquement léger du narrateur et du commentateur, Ismaël, et l'autre redonne vie aux tourments et imprécations du capitaine Achab. Mais chacun à sa façon se fraye un chemin jusqu'au cœur des ténèbres. La hantise du démon qui se fait jour dans *le Maître de Ballantrae*, la noirceur qui s'exprime dans *Hermiston, le juge pendeur*, désignent bien la voie que leur auteur aurait pu suivre si la mort n'avait interrompu son développement naturel.

Comme l'Ismaël de Melville, Steven-

son est à ses débuts un rêveur, un intellectuel dont le mode d'expression naturel est l'essai, et son talent en la matière lui vaudra une solide réputation vers la trentaine, alors même qu'il n'a publié aucune œuvre romanesque. Mais, bien qu'il se déclare athée, il est obsédé par l'héritage puritain de sa lignée d'ancêtres écossais, marqué par les drames sanglants de sa nation. Le problème de la foi hante ses rapports conflictuels avec le père, auquel il livre épisodiquement une guerre de religion privée. Chez lui se conjuguent la linéarité du picaresque, dans les romans de traque ou de découverte, et la profondeur trouble qui s'approfondit sous leur surface.

Le Bris trouve dans un texte de Stevenson l'exacte métaphore qui rend compte de la singularité de son approche: la vision d'enfants cachant un fanal sous leur manteau, et qui s'avancent ainsi, confondus avec la nuit. « La béatitude suprême tenait à leur lanterne, de n'être qu'un simple pilier de ténèbres dans l'obscurité, et à tout instant de savoir, dans l'intimité de son cœur, qu'on avait une lanterne sourde à la ceinture, et d'exulter et de chanter de le savoir ».

En renversant les termes, on accédera peut-être à une vérité plus révélatrice, celle d'une futilité apparente qui porte enfouie au fond d'elle-même ses ténèbres constitutives. Image amplifiée par celle de ses ascendants porteurs eux aussi de clartés intermittentes, constructeurs de phares aux confins de la sauvagerie calédonienne. On le voit à vingt ans, personnage déjà avant d'être auteur, en tournée d'inspection avec son père dans ces déserts de l'âme, ou bien plongeant dans un scaphandre, affrontant des tempêtes apocalyptiques qui pulvérisent le chantier qu'il doit diriger, parmi les récifs écumants, aux avant-postes de la civilisation. Il substituera sa propre vocation d'écrivain à cette mission surhumaine. L'apologue évangélique du talent enfoui, qui succède chez Matthieu, 25, à celui des vierges folles et des vierges sages, pourrait trouver ici une application surprenante.

Dans de tels passages l'écrivain chez Le Bris rudoie le biographe, lâche la bride à l'imagination. L'écriture se plie alors, par un effet de mimétisme, aux cadences de Stevenson, si sensibles aux perceptions, si riches en sensations « avec en ar-



rière-plan, toujours liés, le grondement sauvage de la mer en furie martelant les récifs et l'implacable rigueur qui doit la dompter ».

Le Bris partage les inimitiés et les coups de foudre de son modèle, s'enflamme pour les femmes qu'il a aimées, vole au secours de leur réputation. Contre ses détracteurs il entreprend avec passion de réhabiliter Fanny Stevenson, fustige ceux qui se sont ligüés pour voir en elle une intrigante à l'influence pernicieuse. La lecture atteint ainsi à la densité d'un roman fait de moments intensément vécus. Comme le remarque Stevenson lui-même dans l'un de ses essais, « l'art du récit est le même qu'il s'applique au choix et à l'illustration d'une suite d'événements réels ou imaginaires. *La Vie de Samuel Johnson* de Boswell doit sa réussite aux mêmes techniques que, disons, *Tom Jones*. (...) Ce n'est pas seulement chez Boswell, mais dans toute biographie pourvue du sel de la vie (...) que le romancier trouvera nombre de ses techniques très clairement et très adroitement utilisées. »

L'auteur s'est si intimement identifié à Stevenson que son ouvrage a parfois des accents d'autobiographie. Les côtes écossaises se superposent aux grèves rocheuses de la baie de Morlaix. Le même vent y souffle et la même rêverie du grand large y trouve son élément privilégié. Michel Le Bris reconnaît volontiers que tout son travail sur Stevenson, depuis l'édition de sa correspondance avec James, « n'aura été, dans le fond, qu'une manière de me lire à travers lui - et cette biographie, tout à la fois, le moment le plus intense de cette aventure et sa conclusion: une manière en somme de nous séparer. » Œuvre de la maturité, chef-d'œuvre, au sens médiéval, par quoi l'artisan accède au rang de maître et aspire, on le devine, à une transparence qui le libère pour d'autres entreprises : « J'avoue aimer assez cette idée d'une biographie qui se déferait au bout de son parcours pour laisser le lecteur, seul, devant les œuvres, l'œil simplement un peu plus clair. »

Toute délectation, tout enrichissement intellectuel mis à part, c'est bien là le bénéfice qu'on retire de cette longue traversée des années de formation, si complexes et si diverses, une nouvelle compréhension de l'écrivain, de nouvelles raisons d'aimer Robert Louis Stevenson et, à travers lui, son œuvre. *André Le Vot*

Stevenson en toutes lettres

Les multiples facettes et tonalités d'une correspondance qui avait été fortement expurgée lors de sa première édition.

A l'exception de celles écrites en Californie en 1879-80 et celles adressées à Henry James à partir de 1884, les *Lettres du Vagabond* sont inédites en France et inédites en partie aux Etats-Unis. Elles constituent le premier tome de la correspondance de Stevenson, qui s'étend de son adolescence à 1887, date à laquelle il quitte l'Angleterre pour ne plus y revenir. Ce fort volume de 800 pages sera suivi par les *Lettres des Mers du Sud*, couvrant les sept dernières années, les plus fertiles en événements et aussi les plus productives.

En passant de la biographie de Stevenson à ses lettres on ressent l'impression curieuse de pénétrer dans les coulisses d'un théâtre avant la représentation, de rencontrer un acteur peu sûr de lui-même et qui s'essaie à son rôle. L'impression aussi d'être confronté à un scénario encore provisoire et qui pourrait prendre une tout autre forme. Ou bien de feuilleter les dossiers où la biographie a puisé son savoir. C'est une réalité en gros plan que l'on perçoit alors, démultipliée, dans laquelle il faudra faire un tri. Les deux ouvrages sont en quelque sorte placés en concurrence, celui qui n'est fait que de virtualités et celui où le possible s'est déjà figé en certitude. A lire les lettres d'amour à Fanny Sitwell, puis la relation de cet amour par le biographe, on perçoit à quel point son art relève de la création littéraire: que d'hypothèses à écarter, que de décisions à prendre, à commencer par celle qui fera choisir le tutoiement pour rendre le *you* anglais tellement plus ambigu.

C'est dire la fascination qu'exercent ces témoignages où devant nous le personnage se cherche, s'égare, pousse ses vocalises, choisit une nouvelle pose, joue

à contre-emploi, bref se construit et se déconstruit dans sa complexité. Ce miracle de légèreté, de liberté funambulesque où véritablement l'existence précède l'essence, n'aurait pu se produire dans la première édition, datant du début du siècle, qui statufie l'Écrivain célèbre, tel qu'en lui-même...

Cette ancienne Correspondance de Stevenson est expurgée, trop souvent composée de lettres tronquées, voire réécrites en partie, afin de ramener aux normes de la bienséance et du bon ton « littéraire » des textes qui précisément tirent toute leur saveur de leurs transgressions. De telles méthodes provoquent aujourd'hui l'indignation, mais ce n'est pas là une exception qui pourrait s'expliquer seulement par la présomption ou la pusillanimité. On y retrouve les pratiques éditoriales du passé, aggravées par la pruderie triomphante de l'époque. Sir Stephen Colvin, déjà responsable d'une *Vie* et des *Lettres* de John Keats, avait de la même manière enjolivé, idéalisé à sa façon l'image qu'il voulait donner du poète. Robert Davreu, dans sa récente traduction des lettres de Keats, déplore lui aussi ce phénomène: « la postérité victorienne (...) ne s'est pas gênée pour gommer, voire falsifier, tout ce qui de près ou de loin lui semblait sus-

Lettres du Vagabond, correspondance tome I, Robert Louis Stevenson. Edition établie et présentée par Michel Le Bris. Traduit par Robert Louit, Jean-Pierre Ricard et Isabelle Chapman. NiL éditions, 235 F.

ceptible de ternir l'image (de l'écrivain) au regard d'une pudibonderie érigée en moralité », pour imposer une « image

par trop édulcorée d'êtres frêles, éthérés au point de n'être plus du tout de ce monde et de se confondre avec une idée aussi noble qu'abstraite ». Il définit ainsi parfaitement le traitement subi à son tour par Stevenson aux mains du même faussaire. L'occasion était trop belle de forcer sur le pathétique et le raffinement, s'agissant de deux écrivains jeunes, morts en exil du même mal romantiquement fatal.

Cette volonté d'idéalisation n'exonère en rien Colvin, que Kipling définit par ailleurs comme « un hypocrite qui joue au petit saint », de son « impitoyable vanda-



lisme ». Car il imprime aussi des lettres altérées, systématiquement dénaturées, dont les manuscrits présentent des passages passés à l'encre ou grattés, voire même découpés au rasoir.

Il est une autre façon, plus évasive, de trahir un auteur sans mentir ni commettre de faux: en limitant le nombre des interlocuteurs à un noyau homogène, en interdisant toute occasion de s'écarter d'un registre privilégié. Ce fut le parti pris de la première édition, comme si la correspondance avec Henry James, d'une très haute tenue, avait constitué le parangon d'excellence auquel les autres destinataires se devaient d'aspirer.

La première initiative de Michel Le Bris, après avoir établi un texte indiscutable et fait table rase du reste, aura été d'élargir le nombre des correspondants, de restituer l'ampleur et la flexibilité propres aux écritures stevensoniennes, de multiplier les rôles que l'épistolier endosse devant la page, de libérer des voix jusqu'alors réprimées. L'image projetée par Stevenson – toujours mimétique et se conformant à ce qu'autrui attendait de lui – déborde ainsi considérablement celle que, conventionnellement anticonventionnel, il renvoyait à sa famille ou aux esthètes du Savile Club. L'adjonction d'authentiques bohèmes dans le cercle, son cousin Bob, Charles Baxter ou William Henley, donnent l'occasion d'entendre Stevenson au naturel, avec son franc-parler, sa fougue et son inventivité langagière, alors que les lettres d'amour inédites à Fanny Sitwell (future femme de Colvin), révèlent un autre aspect, jusqu'alors inconnu, de sa palette verbale.

En lui combattent pour la prééminence les différents « moi » qui, chacun pour son compte, s'est choisi un moyen propre d'expression. Ces facettes de sa personnalité, ces mutations de son écriture, on les retrouve dans les lettres, qui créent un idiome particulier pour chacun de ses personnages, celui en qui Edmund Gosse voyait « l'homme de club par excellence », celui qui parcourait plus de deux cents kilomètres à pied dans les Cévennes en compagnie d'un âne, l'amoureux transi, le grabataire crachant le sang, le romancier capable d'abattre une première version de *l'Île au trésor* en trois jours, l'activiste qui militait en faveur des Samoans révoltés. Qui d'autre encore ? Peut-être, au fond de ces reflets de miroirs paral-

lèles, immuable, le double de son cousin Bob, le peintre raté dont il adopte l'allure vagabonde et l'affectation vestimentaire, arborées avec autant de panache que le gilet rouge de Gautier à la première de *Hernani*.

Les principes retenus pour établir cette nouvelle édition sont en apparence assez arbitraires, mais ils répondent à un réel souci d'objectivité. Seules ont été retenues les lettres dont l'original a été préservé. Avec pour conséquence que celles déjà publiées, mais non accessibles en manuscrit, ont été rejetées, « parce qu'elles étaient d'une authenticité douteuse, quand bien même elles semblaient présenter un intérêt réel ». Après trois-quarts de siècle de crédulité, l'ère du soupçon aboutirait-elle à une censure textuelle ? Le même inconvénient apparaît dans la rigidité du parti pris – louable dans son principe – de donner les documents in-extenso, sans jamais les abrégés. Pour ne pas être contraint d'opérer des coupures, l'éditeur avoue honnêtement avoir « éliminé quelques lettres contenant des informations importantes quand ces dernières se trouvaient diluées dans trop de pages de moindre intérêt ». Quelques notes en bas de page, mettant le lecteur en garde, n'auraient-elles pas suffi à apaiser ces scrupules ?

Inconvénients mineurs au regard de la réduction opérée par Stephen Colvin. Dans l'éventail du spectre solaire, ses préjugés ne laissent filtrer que les ultraviolets. Son Stevenson baigne ainsi dans une lumière de vitrail, tel un héros de la Table Ronde pieusement peint par Rossetti ou célébré par Tennyson. La présente édition chasse les ombres, rétablit la totalité du registre, laisse éclater la vigueur des infrarouges.

Ainsi rendues à leur intégralité et leur pluralité, les lettres proposées par Le Bris parcourent toutes les tonalités du style, rendent compte de tous les aspects de l'homme. On ne pourrait mieux dire que Henry James les raisons qui les rendent si attachantes : « l'expression exacte du moment ou de l'humeur, les choses qui se passent dans sa tête, dans son cœur, ou dans sa maison (...) Le lire voulait dire pour beaucoup de gens la même chose que le rencontrer. Comme s'il parlait de lui-même, directement, comme s'il se dressait à la surface de sa prose avec son allure et sa voix ».

A.L.V.

Les héritiers

*Ils ont voyagé
dans le monde et
l'œuvre de
Stevenson.
Récits et visions.*





de Stevenson

PROPOS RECUEILLIS PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE



Stevenson dictant à sa secrétaire (1892).



LOUIS MONIER

Jean Echenoz : "Je suis frappé par la capacité de Stevenson de faire voir sans décrire."

Pour la réédition du Maître de Ballantrae aux éditions POL, Jean Echenoz signe une préface à l'un de ses livres fétiches, dont il ne cesse, en écrivain, d'interroger la technique de fiction et la puissance évocatrice. Dans ce texte intitulé La nuit dans les Adirondacks, Jean Echenoz évoque aussi les lieux de l'écriture, et d'abord de l'inspiration. L'auteur de Cherokee et de l'Equipée malaise, qui a voyagé jusque dans l'espace pour Nous Trois, a toujours préféré la liberté de l'enquête documentaire aux carnets de route. Pour la première fois, il a longuement séjourné en Inde afin de préparer un roman. Mais en fait, pour Echenoz, dans « littérature de voyage », un seul mot compte, le premier. Sa lecture de Stevenson le prouve.

Il existe quelques livres formateurs qui jouent comme points cardinaux. *Le Maître de Ballantrae*, pour moi, en fait partie. L'exemplaire que je possède encore aujourd'hui, provenant de la bibliothèque de mes parents, m'est tombé entre les mains dans mon adolescence. Avec *L'île au Trésor* et *L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Stevenson avait posé les pierres angulaires de son œuvre – et d'une partie du roman futur – avec beaucoup de fièvre et d'efficacité. Puis arrive ce chef-d'œuvre qu'est *Le Maître de Ballantrae*, avec ses bizarreries, ses imperfections qui le rendent encore plus précieux : livre qui a la désinvolture, l'élégance, l'insolence de ne pas même prétendre être une pierre angulaire. Mieux : un hapax.

A tort ou à raison, Stevenson a longtemps subi son destin d'auteur pour la jeunesse, mais son œuvre est aussi celle d'un écrivain pour écrivains. C'est une œuvre à étages, une fusée à étages : on peut la per-



cevoir, l'utiliser et l'admirer sous divers angles, à différents moments d'une vie. Je ne suis aucunement un spécialiste de cette œuvre, mais la fascination que j'éprouve à chaque relecture du *Maitre de Ballantrae* change de nature chaque fois, passant du plaisir pur, immédiat, à l'intérêt pour tel ou tel problème technique posé dans ce roman. Je suis surtout frappé par cette capacité qu'a Stevenson de faire voir, de représenter, tout en tenant à distance la description classique ; peu de souci optique, très peu d'adjectifs. Au point qu'on se demande par où passe mystérieusement ce pouvoir de visualisation des scènes, des personnages, des situations, tant sur le plan de l'action que dans la psychologie des acteurs. Derrière cette sécheresse apparente circule une extraordinaire générosité : illusion d'austérité qui se retourne en son contraire.

Quant à la littérature de voyage dans laquelle on enrôle parfois Stevenson, c'est une idée dont je me méfie un peu. J'en distingue mal l'identité, contrairement au roman noir, par exemple, qui peut ou qui a pu être un outil réel, efficace, défini. Je ne perçois jamais très bien, dans cette expression de « littérature de voyage », les poids respectifs des deux mots qui la constituent : ce qui relève de « l'art de la fiction », pour reprendre des termes stevensoniens, et ce qui prend le risque d'une sorte de sublimation du reportage. Les romans de Stevenson, eux, partent d'un élan qui n'a rien à voir avec un traitement plus ou moins heureux de carnets de route : émaciés, rêveurs – comme lui-même apparaît souvent sur ses photographies –, ils sont une des plus vives et lumineuses incarnations du projet littéraire.



LOUIS MONIER

**Alvaro Mutis : "L'Ile au Trésor ?
L'histoire la mieux contée que je
connaisse."**

Le Colombien Alvaro Mutis doit à son enfance belge le goût des ports aux brumes froides qu'il revisite au bras de son compagnon de quarante ans, Maqroll, dont les dernières aventures, Abdul Baschur le rêveur de navires, paraissent ce mois-ci aux éditions Grasset. Depuis le Mexique où il réside (et auquel le festival de Saint Malo rend hommage cette année à travers les photos de Graciela Iturbide), l'écrivain, en relisant inlassablement L'Ile au Trésor, revient sur les traces d'un voyage initial qui devait le mener à l'écriture.

Comme tous les enfants, vers l'âge de 11 ou 12 ans, je lisais Jules Verne, Emilio Salgari et tous les écrivains d'aventure. Très jeune, j'avais écrit un petit roman qui n'était qu'une copie très naïve de Salgari, et devant ce résultat, j'avais conclu que cela ne valait pas la peine d'écrire... Puis un jour, je suis tombé sur *L'Ile au Trésor*, que j'ai commencé à lire comme n'importe quel roman d'aventures. Et pour

la première fois de ma vie, j'ai découvert un livre qui, dans ce genre, était très très bien écrit. Mon goût pour le métier littéraire date de cette lecture, capitale pour moi. Et chaque fois que je relis *L'Ile au Trésor*, ce livre m'apparaît comme l'histoire la mieux contée que je connaisse. C'est la révélation de la littérature pour moi, une littérature d'une grande qualité au service du

voyage, de l'aventure et du mystère. Et cette révélation continue d'être valable : dès que je reprends *L'Ile au Trésor*, je le finis toujours et c'est comme la première fois.

Chez Stevenson, j'aime d'autres livres, *Dans les Mers du Sud*, ou encore le très complexe *Maitre de Ballantrae*, mais il n'est pas aussi parfait que *L'Ile*. Après avoir lu Stevenson, je me suis dit que dans la vie, je voudrais écrire comme ça, avec mon expérience. Je relis toujours Verne, et Conrad, mais Stevenson est au-dessus. Aujourd'hui il me semble que Stevenson traverse un purgatoire dont il va sortir, grâce à la biographie de Michel Le Bris, notamment, parce que c'est un classique. Il écrit clair, direct, il croit à ce qu'il écrit et aime ce qu'il écrit. Quant à moi j'essaie, depuis sept romans, d'écrire en racontant mon expérience, comme Stevenson m'en a donné l'envie. Dans mon cas c'est un voyou nommé Maqroll qui fait le voyage...



LOUIS MONIER

**Michel Chaillou : "Stevenson,
un imaginaire pur posé sur la
surface du globe."**

Au festival de Saint-Malo l'auteur du Sentiment géographique, et de Mémoires de Melle, (éd. Seuil), va se livrer à

une improvisation stevensonienne... Chez Michel Chaillou, les mots viennent avant la pensée et c'est à partir des



détails de l'aventure de *L'Île au Trésor*, le coffre, le vent, les murs, un fusil rouillé, la Cornouaille qu'il proposera une promenade à pied « en chaussant la semelle de chaque syllabe », dans le décor du roman de Stevenson : « Le décor fait l'aventure plus que l'histoire elle-même ». Avant-goût de ce périple oral, voici quelques lignes où se dessine le regard de Michel Chaillou sur son plus ancien souvenir de lecture.

Stevenson reste mon plus lointain souvenir de lecteur. Je garde très précisément en mémoire une image obsédante de *L'Île au Trésor*, celle de la couverture du livre que je possédais, avec John Long Silver qui s'éloignait, de dos et se retournait, l'œil luisant. Il portait un tricorne, ce chapeau dont les trois cornes représentent pour moi, chez l'homme, l'aventure, la raison et l'imagination. Ce que j'aime avant tout chez Stevenson c'est le départ pour l'aventure. Dans *La Vindictte du Sourd*, un roman pour enfants que j'ai publié aux éditions Gallimard, je raconte l'histoire d'un bateau qui ne quitte jamais le port. La recherche du trésor, c'est très beau mais l'aventure existe dès le moment où Jim Hawkins s'approche. Ainsi dans le bateau, caché dans un baril de pommes, quand il entend la conversation. De même dans *David Balfour*, tout commence avec le départ du héros, quelques guinées en poche, et le bruit de la barrière lorsqu'il s'en va. Pour moi, le titre d'un livre est une graine, et les premières pages un ensemble de graines qui vont germer dans la suite du livre.

Quand j'étais enfant, déjà,

ce sont les départs plus que la poursuite que j'aimais dans *L'Île au trésor*, l'auberge surtout. Ce qui me touchait plus que tout, c'est le regard de Jim sur ce bandit qui arrive parmi toutes ces épaves humaines, avec son coffre, qui donne le sentiment du secret. Je voudrais montrer que le trésor se trouve dans le regard de Jim sur les êtres et les choses.

Comme beaucoup de héros, le personnage de Silver a une particularité physique, sa béquille, sa lyre en quelque sorte, qui fait peur, et l'on est content d'avoir peur. Chez Stevenson, les personnages sont antipathiques au début et deviennent sympathiques à la fin et inversement. Il n'y a pas de psychologie, mais un élémentaire, comme chez Dickens, et *L'Île au Trésor* est un chef-d'œuvre de l'élémentaire en littérature.

Stevenson c'est un imaginaire pur placé sur la surface du globe. Le pourtour de *L'Île au Trésor*, c'est le pourtour de l'esprit de Jim Hawkins. C'est lui, le secret insondable. Stevenson n'est pas un écrivain de l'immobile, il a besoin de déplacement pour signifier la course de la vie. Il va se retirer dans ses livres, dans les mers du Sud... En fait il se retire au bout de ses phrases plutôt qu'au bout de la terre.

Pied à pied, l'aventure, chez Stevenson, existe dès la première syllabe. Personnellement, mon désir d'aventure a commencé dans la série romanesque que j'ai entamée avec *La Croyance des voleurs*, et dont *Mémoires de Melle* est le second tome, une aventure dont les méandres s'étendront, je l'espère, sur cinq volumes. Avec Stevenson il me semble que je partage la passion de l'énergie, du voltage des textes, et le goût des portulans et des cartes anciennes.



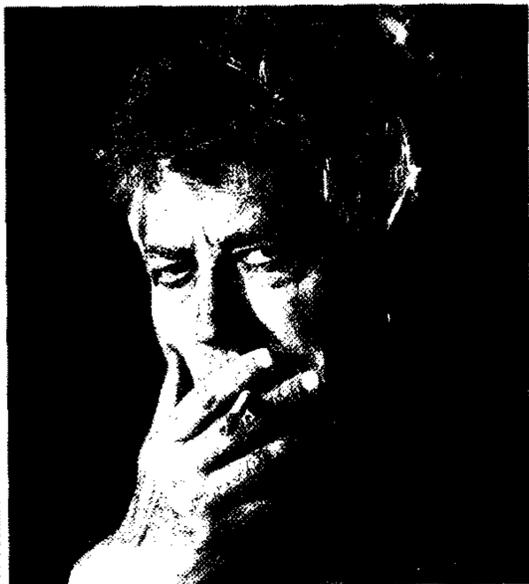
MARIWAK / VU

Richard Holmes : « Je vois un homme qui grimpe en haut d'une colline. »

Richard Holmes est probablement le plus grand biographe anglais vivant (son livre sur Shelley, paru aux éditions Fayard, est un chef-d'œuvre) et un superbe « travel-writer », auteur des *Carnets d'un voyageur romantique* (éd. Payot) dont le premier chapitre est tout à la fois un voyage sur les pas de Stevenson à travers les Cévennes et une méditation, à travers ce voyage, sur le sens même de l'entreprise biographique.

Quand je pense à Stevenson, je vois un homme qui grimpe en haut d'une colline. Cette colline se trouve n'importe où : en Écosse, dans les Cévennes, en Californie, aux Samoa ou même sur l'île au trésor, dans un bout de jungle escarpée éclatant des brillantes couleurs des perroquets. Sur ses longues jambes, Stevenson marche vite à la rencontre de l'aventure qui l'attend, et il rit. Son pas ferme de monta-

gnard est semblable à une phrase bien écrite, vif, résolu, clair, que la fièvre gagne à mesure qu'il avance, cette même fièvre qui accompagne une histoire quand elle s'achemine vers sa destination, encore invisible de l'autre côté de la colline enchantée. Stevenson est voyageur, poète, essayiste, épistolier : mais il est toujours un raconteur d'histoires, un « tusitala », comme on l'avait surnommé dans les mers du Sud. Grâce à ce don magique, il se fraye un chemin merveilleux dans notre imagination et jusque dans nos cœurs. De sorte qu'il ne nous reste plus qu'à le suivre jusqu'en haut de la colline. J'ai moi-même commencé à le faire en France, à l'âge de 18 ans, avec *Voyage avec un âne à travers les Cévennes* ; aujourd'hui, trente ans après, si je suis un peu essoufflé, je marche toujours sur ses pas, dans l'espoir de le rattraper un jour. Et quand il m'arrive de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vois derrière moi grossir extraordinairement la foule. Bonjour, les amis de Monsieur Stevenson ; et allons-y.



F. MANGÉOT

Hugo Pratt : "Retrouver les impressions de Stevenson, aux mêmes endroits."

Né sous le signe du voyage, le père de Corto Maltese, dont le prochain album, Brise de mer (à paraître cet été aux éditions Castermann), se situe en Somalie, explore depuis longtemps déjà les contrées du Pacifique, et notamment l'île de Pâques. Après avoir illustré, en 1988, L'île au Trésor, Hugo Pratt a remis ses pas dans ceux de Stevenson, en effectuant, sur les traces d'admirateurs anciens nommés Maugham ou London, un pèlerinage sur la tombe de l'écrivain aux Samoa. Visite hommage au grand auteur de son adolescence, qui lui a légué le goût du voyage, des grands espaces, et des rencontres.

De Stevenson, j'ai lu d'abord *La Flèche noire*, puis mon père m'a donné *L'île au Trésor*, et si j'ai illustré ce livre, plus tard, c'était en hommage à mon père, qui m'a ouvert le monde de Robert Louis Ste-

venson, autant qu'à l'écrivain lui-même, dont j'ai lu à ce jour pas mal de choses, les poèmes, sublimes, et la correspondance. Pour ce livre, j'avais travaillé différemment, à la plume, comme au XVIII^e siècle. J'étais parti à la recherche de cette île des Caraïbes, une des îles Vierges anciennement danoises, où j'ai dû tourner le dos aux gratte-ciel, et me plonger dans la lecture pour retrouver les cocotiers... L'an dernier je me suis rendu sur la tombe de Stevenson aux Samoa, mais je n'ai pu l'atteindre, alors que 50 mètres m'en séparaient, parce la piste avait été bouleversée par un ouragan. Je suis venu là comme pour remercier quelqu'un qui a beaucoup compté dans ma vie romantique, pour aller à la rencontre de ce qui avait été important pour moi quand j'étais gosse. Je suis de cette génération qu'il a fait rêver et je pense que Corto Maltese s'adresse à ceux qui ont lu Stevenson. Les gosses aujourd'hui rêvent devant des écrans, d'informatique et de télévision, un monde d'électronique et de

calculs, mystérieux et infini, sans doute, mais dont je n'ai pas la clé.

Stevenson m'a donné l'envie du voyage, des Caraïbes et du Sud Pacifique. Je suis parti à sa recherche, un livre de lui en poche, pour retrouver ses impressions aux mêmes endroits, après Somerset Maugham ou Jack London, toute cette famille de formation culturelle anglo-saxonne pour laquelle Stevenson a toujours

compté, alors que pour les Français, le Sud Pacifique existe davantage à travers les visions de Loti, Gauguin, Segalen et plus récemment Jacques Brel. Moi je suis Italien, je suis plus éclectique, et peut-être plus anglo-saxon que latin. Mais une fois sur place, j'ai compris combien le fantôme de l'imagination était plus présent, plus important que l'ambiance même des lieux.



JACQUES SASSIER

Patrick Raynal: "Toutes choses que j'ai retrouvées plus tard dans la Série Noire."

Les trois écrivains que Patrick Raynal cite avant tous les autres ont pour noms Stevenson, London, et Chandler. Pour cet auteur de romans policiers, qui est aussi directeur de la « Série Noire », la littérature noire est sœur jumelle de la littérature de voyage, toutes deux bien ancrées dans la culture anglo-saxonne. Entre deux pages du roman noir sur la paternité qu'il est en train d'écrire pour les

éditions Albin Michel, Patrick Raynal répond à notre interrogation : mais que va-t-il donc faire, lui, à Saint-Malo, dans cette « galère » stevensonienne?

Suis-je un spécialiste de R.L. Stevenson ? Honnêtement, non. Je n'y pensais même pas avant d'apprendre que cette année serait celle du centenaire de sa mort et que j'allais devoir participer à cette célébration comme membre actif du gang qui gravite depuis quelques années autour de la



revue *Gulliver* et du Festival de Saint-Malo.

L'ennui, c'est que, auteur et éditeur de polars, je suis un membre un peu suspect.

A l'intérieur même du gang, personne ne m'avait rien demandé. Nos goûts littéraires sont un peu comme les quelques opinions politiques qui nous restent : solidement enracinés et tacitement exprimés. J'étais donc stevensonien par cooptation interne et basta !

Las ! l'institution ignore les raccourcis de l'amitié et l'annonce qu'un contingent de polardeux participerait à une commémoration littéraire fit soudain l'effet d'une tache de sauce tomate sur une chemise blanche et l'on me somma d'exhiber mes affinités avec le nouveau monument culturel sous peine de passer pour un pique-assiette.

Réflexion faite, j'aime Stevenson. Je l'aime tellement qu'il est, avec Jack London, l'un des écrivains que je n'oublie jamais quand on me demande de citer mes influences. Je l'aime tellement que je l'avais oublié dans mon enfance et il y serait encore si on ne m'avait pas forcé à retisser la toile d'araignée de mes lectures.

Je n'ai pas lu grand-chose de lui mais tout ce que j'ai lu m'a fait tomber par terre. Il m'a fait découvrir qu'il n'y avait pas de plus puissant réalisme que celui qui puise sa violence dans la pureté de l'imagination. Il m'a fait comprendre que l'aventure n'était pas la mort de l'esthétique et qu'il n'était pas obligatoire de s'emmerder pour se pâmer. Il m'a appris qu'un grand romancier se reconnaissait à sa manière de doser Jekyll et Hyde.

Toutes choses que j'ai retrouvées plus tard dans la *Série Noire*.



MARIWAK / VU

Jacques Meunier :
“Mes pas ont souvent croisé les siens.”

« Apprenti de l'ailleurs », Jacques Meunier a souvent croisé les pas de Stevenson, en Ecosse, ou aux îles Marquises. Là, il s'est baigné dans la cascade où Melville et Stevenson s'étaient rafraîchis avant lui, dans l'espoir secret, confesse-t-il dans son livre, Voyages sans alibi, (à paraître aux éditions Flammarion le 15 mai), d'être contaminé par leur génie... Voisin de Stevenson, encore, à Barbizon où il réside, Jacques Meunier songe à réunir des textes de l'écrivain sur la période de Fontainebleau. Il retrace ici les méandres d'une exploration littéraire.

Pourquoi tricher ? Je ne me souviens pas d'avoir lu Robert Louis Stevenson lorsque j'étais enfant. J'ai lu Defoe, oui. Melville, oui. London, oui. Pas Stevenson. *L'Île au*

Trésor m'a échappé. Edgar Poe, d'accord, à cause de Baudelaire, et *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson*, de Selma Lagerlöf, m'a fasciné comme un récit chamanique et, par la suite, j'ai fait le tour de la Suède sur les traces du petit Nils. J'ai pleuré à *Barry, chien loup*, j'ai tremblé dans les carlingues d'avion aux côtés de Mermoz et de Clostermann, mais le Dr Jekyll et Mr Hyde ne font pas partie de mon folklore de la frayeur. J'ai lu Stevenson sur le tard, si bien que j'ai une nette préférence pour *Le Creux de la vague*, *Ceux de Falesa* et *Le Trafiquant d'épaves*. Ce qui me séduit chez lui, c'est plus l'atmosphère que l'intrigue. Chacun son Stevenson.

Depuis, bien sûr, j'ai rattrapé mon retard. Tout y est passé. Même la magie. Je l'ai lu avec la conscience de l'ethnologue qui essaie de voir comment fonctionne une fiction. L'innocence m'a fait défaut et je n'y ai vu que des « romans d'apprentissage ».

Plus tard, revenant de loin et de quelques préjugés, j'ai repris la lecture de Stevenson. J'y ai alors découvert un écrivain : à savoir un homme qui – à force de patience, de travail sur lui-même et sur les mots – accède à la simplicité. Sa littérature « sujet-verbe-complément » me semblait à chaque lecture plus forte et plus complexe. *L'Île au Trésor* n'a pas une phrase de trop !

Stevenson a beaucoup voyagé et mes pas ont souvent recoupé les siens. A Barbizon, où j'ai passé mon adolescence et où je vis encore, mais aussi en Ecosse, en Californie, à Hawaï, à Tahiti et aux îles Marquises. J'ai souvent rencontré des gens qui l'avaient lu et avec qui je trouvais un terrain d'entente. Il y a dans notre littérature une filière Maupassant-Stevenson-Chatwin. Ce n'est pas assimilable à une école, mais à un passage secret. Une sensibilité oblique. Ne m'en demandez pas la formule chimique... je l'ignore. Tous les trois se sont attachés à la dimension romanesque du réel. Ils ont dégraissé la prose de leur temps et enrichi le poème du monde. Voilà tout ce que je sais.

Les ethnologues auraient beaucoup à apprendre de Stevenson. Ils devraient lire *Dans les Mers du Sud*, par exemple. L'auteur de *L'Île au Trésor* y raconte comment, s'étant fait diseur d'histoires et de légendes écossaises, les indigènes des Marquises – par politesse culturelle – furent amenés à l'initier à leur propre mythologie. Ainsi, plutôt que de payer un informateur, plutôt que de soumettre les gens à des questionnaires inadaptés, les spécialistes devraient s'y mettre : pour entendre les mythes, comprendre leurs structures et leur mode d'emploi, rien ne vaut que d'en raconter soi-même...



Vient de paraître

Une chanson ancienne, Robert Louis Stevenson. Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard et présenté par Michel Le Bris. Ed. Complexe. (Paraît le 10 mai)

Entre novembre 1873 et février 1874, Stevenson met en chantier cinq nouvelles (il en prévoyait douze) dont « The two falcons of Cairnstone » titre original d'un texte qui sera finalement publié en feuilleton dans l'hebdomadaire « London » sous le titre « An old song », en 1877. « Je suis certain que tout se jouera pour moi sur ces histoires » écrit Stevenson, âgé de 24 ans, à Colvin. Première nouvelle publiée de l'écrivain, « Une chanson ancienne » aborde déjà le thème du double dans cette histoire d'une grande force psychologique, opposant deux cousins rivaux. L'un, rebelle, tenaillé par l'appel du départ, évoque clairement la personnalité de l'auteur, très angoissé à l'époque, comme son héros qui, écrit-il, « voguait sur l'océan du martyr ». Cette lecture prouve que le voyageur n'a pas attendu la maturité pour explorer les méandres de l'âme humaine.

La Croisière de la Janet Nichol, Fanny Stevenson. Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Ed. Payot. Coll. Voyageurs Payot, 115 F.

Le 11 avril 1890, sur le port de Sidney, Fanny Stevenson décide coûte que coûte d'embarquer pour sauver la vie de son mari qui ne supporte plus d'autre climat que celui des mers du Sud. Embarqué sur une civière, à bord d'un cargo pourri, la Janet Ni-

chol, en partance pour on ne sait où, Stevenson se consacre, au cours de ce voyage, à des articles. D'escale en escale il rassemble le matériau de ses prochains livres dont « Trafiquant d'épaves ». Pendant ce temps, son épouse prend la plume pour tenir un journal de bord, écrit au fond d'une cale malodorante ou « face contre terre sur les sables brûlants ». Miraculeusement retrouvé, ce témoignage est riche de sensations fortes, dont un début d'incendie à bord... Fanny, toujours prompte à réagir, sauvera in extremis la malle contenant les manuscrits de son mari.

Notre aventure aux Samoa, Fanny et Robert Louis Stevenson. Traduit de l'anglais par Isabelle By Balibar. Préface de Michel Le Bris. Ed. Phébus, 138 F.

À l'âge de 25 ans, Stevenson Arêve déjà des mers du Sud. En 1888, il ne résiste pas à l'offre qui lui est faite de s'embarquer pour écrire une série de récits de voyages à paraître dans le *Sun*. Au cours de ce périple, Stevenson découvrira Vailima aux Samoa, où il achètera un domaine, sans songer alors à une installation définitive. Sa santé en décidera pour lui. Stevenson passera les trois dernières années de sa vie aux Samoa, existence intimement mêlée à celle des indigènes, jusqu'à son engagement dans la vie politique de l'île. Des premiers temps d'une installation pleine de péripéties aux dernières heures de l'écrivain, ce récit quotidien d'une aventure extraordinaire se déroule à deux voix. Celle de Fanny, infatigable femme d'action, et celle de son époux, écrivain jusqu'au bout, qui écrit de ce bras si maigre qu'il fait dire au médecin « Comment peut-

on écrire avec des bras pareils ? » et répondre à Fanny : « Il a écrit tous ses livres avec des bras pareils ».

Le Voyage en Polynésie, Jean-Jo Scemla. Anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen. Ed. Robert Laffont, coll. Bouquins, 159 F.

Des premiers découvreurs de Tahiti (récits de 1767), jusqu'au livre de Romain Gary (1963) *La Tête coupable*, la Polynésie a fait couler l'encre de nombreux voyageurs, et de grands écrivains, du XIX^e siècle surtout. Dans sa première partie, cette anthologie réunit les textes des pionniers, circumnavigateurs tels Wallis ou Cook (qui rapporta trois journaux de voyages) sur Tahiti. La seconde partie rassemble les écrits de voyageurs, écrivains, ou pas, retraçant leurs périples dans les cinq archipels de la Polynésie française. Ainsi, aux premières impressions, de Melville en 1842, de Stevenson en 1888, de Segalen en 1903 succèdent les portraits de personnages croisés (dont ceux de femmes, qui font l'objet d'un chapitre à part), d'études de mœurs, de textes sur la religion, ou encore, très beaux, sur le sentiment de la mort, sans oublier les curiosités signées Loti, London, Gauguin. L'auteur remarque que les écrivains « tournent dans les mêmes eaux polynésiennes », et que « tous se promènent dans le texte d'un autre ». Notices

biographiques des voyageurs et des personnages, chronologie, cartes et orientations bibliographiques complètent ce très riche ouvrage.

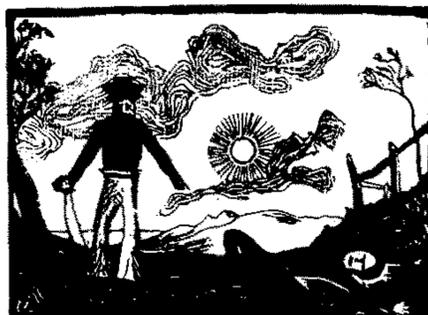
Catalogue bio-bibliographique Stevenson.

Sylvain Goudemare, libraire ancien et éditeur, a publié en décembre dernier un très précieux catalogue (dont le tirage de tête contenait un échange de lettres entre Stevenson et Conan Doyle) qui recense, au fil d'une notice biographique largement illustrée, les différentes éditions de l'œuvre de Stevenson et des ouvrages parus sur l'écrivain. *L'Île au Trésor* et *Docteur Jekyll et Mr Hyde* restent les best-sellers de cette liste, dont certains titres sont exposés sur le rayonnage réservé à Stevenson dans cette bonne librairie. A l'occasion du centenaire, Goudemare éditeur publiera quant à lui, en juin, aux éditions Les Silènes, *Moral emblems*, recueil d'une vingtaine de poèmes inédits en français de Stevenson, illustrés de bois de l'auteur, du temps où il s'amusait, en compagnie de son beau-fils Lloyd, à faire des livres sur une simple presse à bras, à Davos.

(Librairie Sylvain Goudemare, 9 rue du Cardinal Lemoine 75005 Paris. Tél. 46 34 04 76).

Signalons enfin deux numéros spéciaux : *Europe* (mars 94) et *A Suivre* (mai 94).

Valérie Marin La Meslée



Bois gravé de Stevenson.